

La Sanguine Conte sur toile

Véronique Bessens

Number 97, Spring 2003

La honte

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14474ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bessens, V. (2003). La Sanguine : conte sur toile. *Moebius*, (97), 9–12.

VÉRONIQUE BESSENS

La Sanguine *conte sur toile*

Un coude replié contre une poitrine dressée et tendue vers le matin lumineux qui perce à travers les rideaux. Fondu de soleil et de chairs: rose, incandescente, écarlate et incarnée, elle s'étire comme un volet entrebâillé: sans achever son geste. Le sommeil la traverse encore et le corps courbé s'éclipse à nouveau sous le drap, replonge avec délice dans le lit. Ébauche divine de l'autre monde. L'eau et le ciel se cherchent entre les couches de rêves éveillés. Glacis. Les tons vibrent pendant qu'elle profite du temps suspendu.

Espace sans profondeur du devant: tout est pris, piégé dans le fond. Rien n'y est laissé au hasard, mais tout y est dissimulé. Une mystérieuse offrande. Un bol de riz posé sur le seuil d'une porte close. L'hôte vous accueille, mais vous demeurez, perplexe, toujours à l'extérieur de la demeure. La Sanguine se traîne, se prélassé dans les draps, s'enroule et bavasse avec l'oreiller, ravie et ravissante. Chaque nuance a été soigneusement restituée, déposée sur la toile. Hanches courbées: les arches d'un grand pont franchi par un ruban de lumière et de poussières éclatées.

Les heures se succèdent sans effort. La Sanguine ne mesure pas le temps qui passe. Une journée ne s'organise que selon ses degrés de lumière et de vent. Et puis, parfois, elle ferme la grande fenêtre et ne les laisse même pas entrer. Seul le crépuscule impose une transition et un mouvement à l'immobilité des jours. Rituel du grand rideau tiré sur la toile. L'éclat des chairs s'atténue à mesure que le soleil se couche, laisse place à des formes d'ombres et de brouillard. Le soleil mourant vient déposer les dernières traces de lumière brûlée dans les quatre coins

de la chambre. Bleu d'outremer. Voile du soir tombé malgré et contre tout. L'enveloppe de nouveaux draps sombres qui la taisent, seule sans soleil.

Ainsi se suivent les nuits, et ainsi se révèlent chaque matin les traits de la toile. La Sanguine s'endort, se lasse, se réveille et se rêve inchangée.

Mais un certain matin comme les autres, à peine coulée du lit, elle se tourne vers l'œil timide qui perce la toile, le découvre, le surprend et l'épie avec stupeur. Une fenêtre invisible percée dans le mur. Une fenêtre ouverte: surface envahie, territoire violé. Elle se penche au bord de l'œil: scrute un paysage fictif peuplé de formes indistinctes. Voiles et vapeurs qui forment un nuage insaisissable. Son œil attiré, sans cesse, attiré comme un aimant alors que les objets changent d'aspect et que la lumière les transforme. Une toute autre atmosphère. On entend l'eau creusée par les barges et les barques qui s'entrechoquent, les passeurs qui sifflent en la regardant, lui tendent mains, chapeaux et pupilles effrontées. Rudesse des bateliers. Elle recule: l'œil entre jusque dans la chambre. S'installe au pied du lit. Les traits gracieux, les courbes raffinées de la Sanguine sont soudain heurtées.

Transparence de l'itinéraire. Elle sait où tout cela va mener: la révolte sourde en elle. Une grande tempête libérée, lâchée à même la chambre. La décision est prise avec une urgence et une efficacité qu'elle ne se connaît pas...

Outrancière, la Sanguine décide de se laisser couler. Elle regarde l'œil droit dans la pupille et se met à pleurer. Un massacre. Une question de volonté: croire en la capacité destructrice de ses propres pleurs huilés. Le tableau commence à suer à grosses gouttes. Puis, remontent de partout, s'élèvent autour d'elle des voix ancestrales, familières:

*Échange ton corps de femme
contre un pinceau
La clarté de ta chair
contre des encres pourpres*

*Transforme ton corps en
autant de tableaux*

*autant de miroirs
qui reviendront les hanter*

*Rends-toi à cette matière
Sanguine,
sois l'outil, l'instrument
et non pas l'objet*

*Soulage-toi! Libère-toi!
reprends ta vraie forme, ta première peau
reprends ton corps de naissance
et redeviens pinceau!*

La Sanguine s'abandonne, se déverse sur l'œil sans honte. Elle se laisse glisser. Échappée éblouie, précipitée dans la recherche de ses vraies couleurs, elle devient enfin une glaise à remodeler. Pure matière. Elle glisse, glisse, touche la terre et se solidifie à nouveau. Transformation de la pâte et de l'eau: un nouveau corps se forme du mélange du cœur et de la chair. Libérée et volontaire, la Sanguine redevient pinceau.

* * *

Dans un atelier vide qui manque singulièrement de tableaux, l'homme trouva par terre un bâton de craie ramollie, une sorte de glaise raffinée qu'il empoigna et pétrît: «Ah, quel superbe outil! Il n'y a rien de plus vrai, rien de plus beau. Ce rouge, ce ton... C'est sanguin, c'est chaud!»

Il prit donc la substance tiède et la laissa prendre corps dans la neige, prenant soin de l'enrouler dans son mouchoir. Il attendit qu'elle durcisse, puis la griffa contre le papier, découvrant avec plaisir ses nouvelles propriétés. Et ainsi le nom de «Sanguine» fut donné à la craie écarlate découverte dans cet atelier, et à tous les tableaux qu'elle traça par la suite.

Malgré la main qui mène, le bras qui trace et efface sous l'impulsion d'un muscle, malgré la tête qui pense, derrière chaque toile, toujours, c'est elle qui dessine...

Elle: la seule responsable de chaque trait, la moelle, véritable substance de toutes les toiles.